

Yann Botrel

ABSINTHE

L'affaire Gouffé

Préface de Christophe Hondelatte



éditions du
gros
Caillou

Yann Botrel

ABSINTHE
L'affaire Gouffé

éditions du
gros
caillou

*Tous droits de traduction, d'adaptation
et de reproduction réservés pour tous pays.*

*Conception graphique et mise en page : Emilie Beaud
Photos ©Adobe Stock*

© Editions du Gros Caillou, 2023
18 impasse de l'Asphalte
69007 Lyon

ISBN : 978-2-49420-204-7

www.editionsdugroscaillou.fr

*« Deux hommes peuvent avoir entre eux un cadavre,
un homme et une femme jamais. »*

Émile Zola
Le Figaro, 29 janvier 1890

*« La première lune après le mariage est de miel,
et celles qui la suivent sont d'absinthe. »*

Proverbe français

Chère lectrice, cher lecteur,

*Vous vous apprêtez à plonger dans un fait divers
qui a défrayé la chronique, à la fin du XIX^e siècle.*

Cette histoire a été librement adaptée par votre serviteur.

Au-delà

De nos jours,

Je m'appelle Émile Édouard Charles Antoine Zola, mais vous pouvez m'appeler Émile. Je suis né le 2 avril 1840, ma vie a été une succession d'aventures et de luttes. Quelle époque passionnante que ce XIX^e siècle qui a connu deux empires, le retour de la monarchie et la naissance de la III^e République !

Pendant que royalistes et républicains se font face, le progrès est en marche, les avancées industrielles étourdissantes : sacré bouleversement, cette machine à vapeur.

C'est aussi l'époque où monsieur Jules Ferry rend l'instruction gratuite, laïque et obligatoire pour les enfants de 6 à 13 ans.

Mes contemporains sont Hugo et Maupassant. Quel siècle peut se targuer d'une telle émergence ?

J'ai détesté le Second Empire et cette imposture nommée Napoléon III, le neveu n'arrivant pas à la cheville de l'oncle Bonaparte. Cet homme n'a eu de cesse de semer le malheur, les injustices et les turpitudes.

Louis Napoléon Bonaparte, un intellectuel au pouvoir, a toujours avancé masqué, perfide, et j'ai en permanence bien pris soin de ne pas être aveuglé par ses discours obséquieux et manipulateurs.

Je suis décédé le 29 septembre 1902, un fâcheux accident.

Pardonnez cette révélation abrupte, je suis effectivement ailleurs, plus haut, plus serein aussi, alors que je m'apprête à revivre cette

histoire qui a occupé mon esprit jusqu'à l'obsession.

Ma mort a été brutale, la faute d'un poêle mal ramoné et je me suis endormi définitivement, laissant ma chère et tendre épouse. Je peux maintenant vous le confier, il y aurait beaucoup à dire sur cet événement... mais ce n'est pas le propos du jour.

Il faut préciser que mes ennemis sont légion, j'ai toujours eu en détestation l'injustice, je me suis attelé toute ma vie à rechercher la vérité basée sur des éléments scientifiques et indiscutables sur quelque sujet que ce soit.

En 1868, la libéralisation de la presse est déclarée, une chance pour un journaliste comme moi, mais n'allez pas imaginer que nos plumes peuvent écrire librement ce que notre conscience veut soulager. Nous ne sommes pas à votre époque où la critique du chef de l'État constitue une activité pareille à une autre.

Avec ma tribune « *J'accuse* », je me suis attiré bien des ennuis, mais le combat a avancé inexorablement et les esprits, y compris les plus retors, ont douté.

Cette lutte, ce sacerdoce même, je l'ai payé un lourd tribut, condamné et exilé à Londres. Qu'importe, en 1906, le capitaine Alfred Dreyfus a été réhabilité. J'aurais tellement aimé voir ça de mon vivant. La vie est ainsi faite.

Mes prises de position m'ont fermé définitivement les portes de l'Académie française malgré mes dix-neuf demandes d'intégration, dernière injustice avant le grand voyage.

Assez parlé de moi, car ce n'est pas ma biographie, aussi trépidante soit-elle, qui nous amène à nous rencontrer aujourd'hui.

En 1889, alors que je suis en pleine écriture de *La Bête humaine*, un événement va défrayer la chronique, me passionner, m'interroger, me faire douter également. Ce fait divers a été appelé communément l'affaire de « *la malle à Gouffé* ».

La réalité et l'atrocité des faits dépassent parfois, et de loin, l'imaginaire et la raison. C'est bien de perfidie humaine dont il est

question avec cette triste affaire.

Maître Toussaint-Augustin Gouffé est un huissier réputé. Il a rendu bien des services au *Figaro*, et il est fort probable que nous nous soyons croisés au cours d'une de ses missions.

En effet, le fameux journal s'est vu surpris d'une baisse conséquente des ventes sur les grands boulevards parisiens.

Le patron du *Figaro* a fait diriger une enquête qui a mis en lumière un trafic bien huilé où les journaux étaient loués aux terrasses des cafés, le reste des stocks ramenés au dépôt en laissant croire à des invendus.

Eh bien, figurez-vous que c'est maître Gouffé qui a constaté officiellement cette escroquerie en se faisant passer pour un client des terrasses. Il y a laissé d'ailleurs une partie de sa santé car, à chaque mission, tâche qui l'amenait à fréquenter une vingtaine d'établissements dès 7 heures du matin et vingt jours durant, il buvait l'absinthe.

Les plaintes lancinantes de son foie ne sont rien par rapport à ce qui l'attend en cette funeste nuit du 26 juillet 1889, dans une chambre parisienne étroite au 3 rue Tronson-du-Coudray.

Dans quel borborygme le sulfureux huissier a-t-il bien pu se fourrer ? Ne soyons pas angéliques, chaque homme détient sa part d'ombre, et celle de Toussaint-Augustin Gouffé semble un puits sans fond. Je me suis longtemps demandé comment ce compétent serviteur du ministère public le jour devenait un diable serviteur des combines et de la débauche à la nuit tombante.

Tout au long de ma vie, depuis la disparition de Gouffé, j'ai cherché à comprendre, empli de doutes, entre le désir de voir des têtes coupées et celui de trouver des circonstances atténuantes. Cette envie d'un esprit de vengeance face à la bête immonde et celle de lui demander pardon de l'avoir broyé dans cette société cassante de la France de cette époque. Il faut bien avouer aussi que la presse parisienne n'a eu de cesse de publier des contrevérités et de fausses interprétations pour vendre du papier, je crois savoir que ces mœurs n'ont pas tellement changé.

Le point de départ de cette sordide affaire s'est déroulé, en réalité, en deux lieux : le quartier de la Madeleine à Paris et la petite ville de Millery, à quelques encablures de la belle ville de Lyon qui a été longtemps considérée, avec Prague, comme la ville du mysticisme, de l'ésotérisme et des sociétés secrètes. Nous sommes à l'été 1889, la III^e République, instable, a déjà usé quatre présidents (et il y en aura onze autres !).

Sadi Carnot, polytechnicien, homme de poigne, succède à Jules Grévy, impliqué dans « *le scandale des décorations* » mettant en cause son gendre qui, sans vergogne, monnayait depuis l'Élysée des médailles pour des militaires, ou autres personnages publics, avides de succès, empêtrés dans leur propre ego. Le président Carnot a eu maille à partir avec le général Boulanger, ancien ministre de la Guerre ayant des ambitions putschistes. Le chef de l'État est également un homme sévère et, contrairement à son prédécesseur, fera tourner la guillotine à plein régime. Ironie du sort, lui aussi terminera sa vie brutalement assassiné... à Lyon.

Cette histoire que je m'appête à vous narrer n'est pas seulement celle d'un odieux crime, mais bien celle des forces du bien contre les forces du mal, la lutte perpétuelle entre la pureté et le fiel.

Il n'existe pas de société sans drogue, sans asservissement, et la mienne n'a pas fait exception à cette règle universelle. Bien des lieux, dont il est préférable de taire le nom, ont été synonymes de débauche, embrumés dans les volutes de l'opium qui brûle la pensée profonde, consume la raison. Il est un autre fléau qui a gangrené insidieusement la bonne société : *la fée verte*. Ce breuvage mystique, du nom de la sœur jumelle d'Apollon, a poussé à toutes les turpitudes. Artémis, porteuse de l'arc, chassait les animaux, mais aussi les hommes. Ne vous noyez pas dans l'ivresse de l'absinthe, elle vous tuerait.

Ne riez pas, pauvres ignorants. De là où votre serviteur vous parle, je sais ce qu'il en est.

Toussaint-Augustin Gouffé

Paris, 26 juillet 1889

Haut-de-forme, et costume impeccablement ajusté, Augustin arriva sur le boulevard après avoir embrassé ses deux jolies filles au domicile parisien de la rue Rougemont. Il devait passer par son bureau de la rue Montmartre avant de rejoindre Alphonse Brissard, un homme d'affaires, assez nouveau riche, qui avait fait fortune dans l'export de tissus. Génie de la finance pour les uns, individu de mauvaise vertu, escroc notoire pour les autres, l'huissier n'en avait cure : Brissard était un client lambda et il se reconnaissait bien volontiers un goût quasi jubilatoire pour le monde nocturne, mystérieux, enivrant. Il savait rester professionnel, méticuleux pour traiter les dossiers confiés à son étude qu'il avait développée par son unique détermination et à force de travail. Quinquagénaire fringant, petit bouc acajou en pointe, calvitie naissante qu'il cachait habilement en plaquant ses cheveux roussâtres et cendrés sur le sommet du crâne. Il avait le teint pâle et le regard bleu azur, un charisme indéniable, notamment grâce à une haute carcasse.

Sa réussite, il ne la devait qu'à lui-même. Contrairement à la plupart de ses confrères de la capitale, il n'était pas né avec une cuillère en argent dans la bouche, bien au contraire. Il avait vu le jour à Dammartin-en-Goële, le 27 octobre 1840, dans la campagne du nord-est parisien. Là-bas, on cultivait les fruits, on mettait les mains dans la terre et l'on

ne se plaignait jamais de sa condition. Il avait à peine connu sa mère et fut élevé par son père, un homme rustre mais bon, voué au labeur.

Augustin était un petit garçon chétif, fragile. Un jour où il jouait sur un tas de pommes, il fit une mauvaise chute, causant une blessure au pied droit, et la naissance d'une claudication qui ne devait plus le quitter. Il accumulait les problèmes de santé, fut atteint d'une maladie rhumatismale au genou droit qui se réveillait régulièrement. Son état fragile et son moral souvent en berne lui faisaient craindre un handicap plus lourd qui le priverait d'exercer sa tâche.

Son père, bien que peu instruit, eut le bon sens de ne pas persister dans sa volonté d'en faire un paysan. Il comprit qu'il devait le pousser à occuper un poste d'administratif, même si cela lui en coûtait. L'exploitation familiale ne perdurerait pas, Augustin était enfant unique.

Peu à peu le patriarche s'était attiré les faveurs de quelques notables via de menus services comme le labour d'un lopin de terre, la réparation d'une barrière, ou en offrant un panier de fruits aux dames de la ville.

Le père Gouffé avait trouvé une place à son fils dans la modeste étude de l'huissier Rigaud à Dammartin. Il y apprit le métier de petit clerc. À 16 ans tout juste, le garçon se montra assez vif d'esprit et, rapidement, maître Rigaud l'incita à évoluer, comprenant que son protégé disposait d'une intelligence indéniable pour mener le cabinet, malgré sa classe sociale ainsi qu'une présence en dilettante sur les bancs de l'école. Tous les soirs, le vieil huissier lui prodiguait des cours particuliers, lui enseignait le droit, en espérant secrètement qu'il lui succéderait le moment venu. Pourtant, Augustin fit un choix différent, au grand dam de son mentor. Le jeune homme avait de l'ambition et ne voulut pas se contenter d'une petite étude provinciale. Il quitta sa ville natale pour travailler au sein de cabinets plus rémunérateurs pour finalement acheter, aidé par les économies de son père, sa propre affaire à Argenteuil.

Rapidement, Augustin développa un sens inné des affaires, un talent hors pair pour dénicher les dossiers lucratifs quitte à s'asseoir sur

l'éthique et l'intégrité. Ce furent ses premiers pas en dehors des clous et ses premières rencontres peu fréquentables. Au bout de quelques mois seulement, il était dans l'œil du cyclone, la chambre de sa corporation manifestant son inquiétude sur des pratiques douteuses. Il côtoyait des hommes sans morale, prêts à tout pour quelques billets. Il multiplia les affaires immobilières ou commerciales de toutes natures, mêlant sans vergogne les intermédiaires véreux et les aventures extraconjugales. L'ivresse de l'argent facile lui montait à la tête. Qu'importe, personne ne pourrait arrêter l'ascension vertigineuse du jeune « *serviteur* » de l'empire de Napoléon III. Il admirait d'ailleurs cet homme que l'on disait idiot, démuné d'esprit. Augustin le savait mieux que quiconque : il n'y a pas plus fort stratège que celui qui sait cacher ses desseins, et Louis Napoléon était de ce même bois. Le fait était qu'il avait pris les pleins pouvoirs, et Augustin se serait bien mis dans la peau d'un souverain autoritaire pour jouir. Jouir de l'argent, jouir du pouvoir, jouir des femmes, des jeunes femmes encore fraîches.

Argenteuil devenant trop étriqué pour assouvir sa mégalomanie, il parvint à acquérir une belle étude au 148 de la rue Montmartre, à Paris, notamment grâce à l'appui de personnes influentes dont il rentabilisa le patrimoine. Augustin, lui, le fils de paysan devenu un notable qui compte dans les réseaux parisiens, tenait sa victoire. Il demeurait un homme de paradoxes, tantôt vu dans de fastueuses soirées mondaines, tantôt fréquentant des rabatteurs, des rastaquouères exploitant de pauvres filles dans des cabarets à cocottes. Il réussit à lier deux mondes que tout opposait, uniquement pour faire fructifier son enrichissement personnel.

En quelques années, il parvint à amasser de grosses sommes d'argent, et si sa première étude avait été achetée pour 40 000 francs, son cabinet en valait désormais au moins 700 000. Heureux en affaires, son destin personnel devait rapidement s'obscurcir. Alors qu'il vivait des jours heureux avec ses deux filles parfaitement éduquées, sa fort jeune épouse, Augustine, décéda subitement.

À l'époque, de sinistres rumeurs furent ébruitées dans Paris, la mort

de la dame Gouffé n'était peut-être pas si naturelle qu'on voulait bien le dire. « *De sombres jaloux !* », voilà ce que disait Augustin qui était pétri de chagrin et de vide, car il l'aimait, sa douce. Il avait fait sa connaissance au cours d'un dîner organisé par Théodore Gréterin. Bien que Théodore soit beaucoup plus âgé, il avait noué des liens d'amitié avec cet homme talentueux, fils de douanier, très influent au ministère de l'Intérieur dont il occupa plusieurs hautes fonctions. En ce jour de mars 1860, son ami fêtait sa nomination au poste de sénateur, sans savoir qu'il perdrait la vie un an plus tard, emporté par la maladie. D'immenses tablées, des esprits brillants, du vin à profusion. Pourtant, Augustin s'était senti terriblement seul. Un soir de nostalgie que même sa réussite fulgurante, à seulement vingt ans, n'arrivait pas à combler. C'était là qu'il l'avait vue. Il n'y avait qu'elle. Une fleur parmi les ronces. Elle avait le teint pâle mettant en contraste de grands yeux émeraude. Une chevelure brune venait danser sur des épaules fragiles mais élégantes, recouvertes d'un châle en cachemire noir. Une robe finement cousue terminait sa longue course sur des bottines parfaitement cirées. Elle semblait si mélancolique. Le jeune huissier s'était renseigné sur cette princesse qui s'était révélée être une petite-cousine de Théodore. Après une grande rasade d'alcool, il avait enfin osé aborder la créature. Le coup de foudre avait été tant immédiat que réciproque, et ainsi avait commencé l'histoire d'Augustin et Augustine. Le mariage avait été prononcé six mois plus tard et, de cette union, étaient nées deux filles, aussi belles que leur mère. Le bonheur fut de courte durée puisque, moins de dix années après leur mariage, Augustine fut prise de fièvres intenses. En moins de trois jours, elle fut emportée par la typhoïde.

Le veuf vainquit cependant rapidement sa tristesse en s'adonnant de plus en plus à des mœurs légères et en collectionnant les aventures, principalement avec des courtisanes.

Plus aucun cabaret fripon n'avait de secret pour ce *Docteur Jekyll et Mister Hyde* de la capitale : maître Toussaint-Augustin Gouffé le jour, Augustin le jouisseur la nuit.

Il les prenait toutes le soir venu : les jeunes, les épouses, les

prostituées. Il avait interdit à ses filles de pénétrer dans sa chambre de la rue Rougemont, transformée parfois en garçonnière. Même son bureau se métamorphosait, la fin de semaine arrivée, en cabinet de luxe alors que les clercs ne se doutaient de rien, à la tâche dans la pièce mitoyenne. On murmurait dans le Tout-Paris mondain que des femmes mariées, de bonne condition, empruntaient des portes dérobées pour rejoindre l'amant insatiable.

— Bonjour, Maître Gouffé, vous manquez de quelques minutes madame Cacheux.

— Bonjour, Edme, que désirait-elle ?

— Elle vous fait savoir que des affaires familiales la contraignent à reporter votre dîner.

Toujours cordial, professionnel, Augustin appréciait Edme Rodin, son premier clerc. Il le savait non dupe des escapades nocturnes de son patron, mais il ne paraissait jamais dans le jugement moral et gardait un ton neutre qui plaisait à l'huissier.

« *La fille Cacheux* » était la maîtresse préférée d'Augustin, femme mariée qui semblait lui échapper peu à peu, à son grand désarroi. L'huissier était régulièrement en affaires avec Henri Cacheux qui avait développé une usine de porcelaine fine sur la capitale, faisant concurrence à de belles manufactures de Limoges. L'industriel se montrait intraitable avec ses créanciers, mandant Augustin pour récupérer les dettes non honorées. Cacheux avait toutes les raisons d'adorer Gouffé qui était particulièrement efficace et persuasif envers les mauvais payeurs. Ce qu'il ignorait, c'est que l'homme de loi s'occupait autant de ses finances que de sa propre épouse, femme d'agréable présence, mais trop souvent délaissée.

— C'est donc tout ce qu'elle a dit, Edme ?

— Oui, monsieur, rien d'autre.

— Bien, passez-moi le dossier Brissard, je vous prie, je dois lui rendre visite et faire le point sur ses affaires. Puisque madame Cacheux me fait faux bond, ayez l'amabilité d'envoyer un télégramme à mon ami Delmas.

- Bien, monsieur, que dois-je lui mentionner ?
- Dites-lui de passer me prendre vers 19 heures au café Veron, que je suis seul ce soir, et qu'il me ferait grand plaisir de dîner avec moi.
- Je m'en charge tout de suite, Maître Gouffé.
- Que ferais-je sans vous, cher Edme ?

* * *

— Vous voilà enfin, Gouffé, j'ai cru que vous alliez me fausser compagnie avec mon... problème sur le dos.

— Je suis toujours si admiratif de votre optimisme, cher Alphonse, je dirais plutôt, votre boulet ou la pelle qui va creuser votre gouffre financier.

— C'est un peu *notre* problème, cher Augustin, il me semble que votre rôle de bon officier de l'Administration a quelque peu débordé. Mais allons dans mon bureau, Valentin va s'infliger un torticolis à force d'essayer de capter nos conversations. N'est-ce pas, Valentin ?

— Oh ! non, monsieur Brissard, je souhaitais simplement savoir si vous aviez besoin de quelque chose avec maître Gouffé... siffla le secrétaire d'un des hommes d'affaires les plus influents de la capitale.

— J'aurais besoin que vous avanciez sur le dossier de l'Amérique latine, nous sommes très en retard et je ne cesse de vous rappeler que nous avons des échéances importantes pour exporter nos tissus chez ces indigènes de peu de culture.

— Je reconnais bien là votre sens du commerce : vendre à tout prix et à n'importe qui.

— Vous vous trompez, Augustin. Vendre à n'importe qui, oui, mais pas à n'importe quel prix.

Les deux hommes échangèrent un rire franc, ils s'appréciaient, démontrant tous deux un appât du gain démesuré tout en se méfiant l'un de l'autre. Entre canailles, on savait de quoi son semblable pouvait être capable.

Brissard entraîna Augustin dans son bureau vaste et confortable, où trônait un immense secrétaire en poirier noirci, agrémenté de charmantes

marqueteries typiques de l'époque révolue de l'empereur. Il ouvrit une bouteille de vermouth et servit copieusement une dose dans chaque verre en cristal façonné au sein d'une grande manufacture française.

Avoir de l'argent ne signifiait pas avoir la palme du bon goût, mais Brissard n'en était pas dépourvu. Il aimait le luxe et il aimait le montrer. Comme un rituel obligatoire, Augustin saisit le verre de sa main sertie d'une bague en or montée d'un immense saphir qu'il portait avec ostentation.

— À votre bonne santé, Alphonse.

— À votre bonne santé, Augustin. Elle serait meilleure si vous m'annonciez de bonnes nouvelles présentement.

— Je crains de vous être fort désagréable, mon ami. Je vais vous parler sans détour.

— Vous m'inquiétez, Gouffé.

Augustin savait que lorsque Brissard l'appelait par son nom, on ne jouait plus.

— Carnot a nommé Tirard à la tête du gouvernement. Vous vous en doutez, ce n'est pas une bonne nouvelle pour vous.

— Pour nous, Gouffé, pour nous.

— Charles Floquet était un faible, un pleutre. Il laissait son cabinet gérer la plupart des marchés d'État avec son ministre du Commerce, le corrompu Legrand. Floquet n'aura tenu qu'une année et cet idiot est tombé à cause de ses magouilles sur le canal de Panama. Nous avons trop tiré sur la corde, Alphonse. D'après mes informateurs, le président Carnot lui-même aurait été mis au fait.

— Au fait de quoi, Gouffé ?

— Vous le savez très bien, nous avons vendu des tonnes de tissus inutilisables à l'État avec des prix surévalués.

— Des prix qu'un huissier de justice a validés comme des « prix d'État » et estampillés selon les lois du commerce national. Qui était-ce, déjà ? Ah oui ! Toussaint-Augustin Gouffé.

— Je sais tout ça, Alphonse. Carnot a nommé son nouveau président du Conseil pour faire la peau au général Boulanger, mais aussi pour

faire place nette sur la corruption qui gangrène ses ministères. Savez-vous qui a été nommé au ministère de l'Intérieur ?

— Ernest Constans.

— Exactement, et vous savez ce que cela signifie ? Il fouillera. Il fouillera tout et nous n'aurons pas d'autres choix que l'exil ou la guillotine.

— Calmez-vous, Augustin, mes hommes sont déjà au travail pour faire tomber Tirard. Il se dit qu'il pourrait être impliqué dans quelques malversations et que l'homme est très malade. Une question de mois.

— J'en doute, tout le monde le sait intègre. Quant à la maladie, vos dires ne reposent sur rien.

— Il sera intègre jusqu'au jour où nous aurons quelques éléments à transmettre à la presse. Depuis la libéralisation, ils sont à l'affût de la moindre affaire impliquant des hommes de pouvoir.

— Vous voulez briser un homme avec de fausses preuves ?

— Je veux sauver nos têtes et continuer à déguster le vermouth avec vous, Augustin. Je vous en verse un second ?

* * *

Augustin avait ses habitudes. Dès que le vendredi arrivait, il ôtait son costume d'homme de loi (tout du moins celles qu'il daignait respecter) pour revêtir celui du Don Juan de la capitale. Il avait lu Sade et ne pouvait pas comprendre pourquoi, au nom de la morale, il fallait refouler toute pulsion érotique, tout désir. Deux corps qui se transcendent, il n'existait rien de plus beau sur terre. Le rituel de fin de semaine débutait invariablement au café Veron où la fine bourgeoisie mondaine se plaisait à refaire le monde et surtout à colporter les dernières rumeurs. Un endroit parfait pour Gouffé, un lieu quasiment conçu pour lui avec des dorures clinquantes, des murs et plafonds recouverts de fresques animalières ou de nymphes. D'immenses chandelles dorées étaient fixées au plafond. De grands miroirs réfléchissaient un imposant candélabre pourvu de deux belles lampes, situé au centre de la pièce.

La soudaine et inattendue défection de cette garce de Cacheux avait

faussé ses plans, mais il n'était pas du genre à manquer de ressources. Delmas l'accompagnerait au dîner et ils rejoindraient tous deux *Le chabanais*, haut lieu de luxure, le plus huppé de Paris.

Même le prince de Galles y avait une chambre disponible en permanence pour satisfaire ses désirs lorsqu'il était en visite. Une baignoire de cuivre rouge était alors entièrement remplie de champagne pour le souverain. Tous les hommes d'État de ce monde se donnaient rendez-vous en ce lieu après avoir foulé les allées de l'Exposition universelle et admiré cette curieuse tour Eiffel.

Chaque chambre était agencée suivant un thème, toutes plus luxueuses les unes que les autres, avec deux ascenseurs pour que les clients ne se croisent jamais.

Augustin avait une préférence pour la chambre *Indienne*, l'évasion et l'exotisme à n'en pas douter.

— Augustin, nous sommes là !

L'huissier fut sorti de ses rêveries. Georges Dacosta, Henri Ernest Letestu et Paul-Pierre Martinet étaient avachis sur une table recouverte de marbre blanc et, à leurs attitudes, il se douta que l'absinthe avait déjà coulé allègrement. Il redoutait cet alcool qui lui retournait les méninges, mais adorait cet état second et désinhibé que lui procurait le breuvage avant de se livrer aux plaisirs de la chair.

Dacosta se disait « *publiciste financier* », Letestu, un marchand d'objets de curiosité véreux très proche de l'huissier, quant à Martinet, c'était un homme de lettres tantôt écrivain tantôt journaliste qui était surtout très connu de la justice pour des positions anarchistes à peine dissimulées surtout quand l'absinthe avait fait son œuvre.

Les temps étaient à la crise politique et aux crispations du pouvoir. Le président Carnot, républicain modéré succédant à Jules Grévy, fut vite confronté à une montée de l'antiparlementarisme et de l'anarchisme. Le général Georges Boulanger, ancien ministre de la Guerre, devenait une menace, et une force politique qui pourrait faire vaciller la III^e République déjà fort instable.

Les mouvements anarchistes multipliaient les attentats et actions violentes avec les « *bandes noires* » dont se sentait proche Martinet, ce

qui lui valut quelques mois de geôle.

— Mes amis, quel plaisir de continuer nos discussions du vendredi, mais je vois que vous ne m'avez pas attendu. Cette soirée n'est décidément pas habituelle.

— Ne te fâche pas, Augustin, répliqua Georges, nous avons fêté la libération de Paul-Pierre.

— Quelle libération ? Que diable as-tu encore fait pour te faire remarquer, canaille ?

— Ces idiots de la sûreté m'ont encore attrapé comme un brigand pour une soi-disant réunion des bandes noires.

— Tu es toujours aussi discret, mon pauvre Paul.

— Ils n'avaient rien contre moi, ils cherchent juste à m'impressionner. Un jour, c'est moi qui serai à la place de ce cochon de Carnot.

— Paul, tais-toi, je t'en conjure, pesta Augustin. Tes agitations se remarquent dans tout le café.

L'homme avait les pensées déjà bien embrumées dans les effluves enivrants de l'alcool.

— Je n'ai pas peur, moi, M^ossieur Maître Gouffé. Ce Carnot finira entre quatre planches, bien avant que le curé lui ait donné les derniers sacrements.

— Vas-tu te taire à la fin ?

— C'est vrai, Paul, tu nous agaces avec tes jérémiades, insista Henri.

— Allez, buvons, mes amis, buvons à la vie et profitons, décida finalement l'anarchiste en levant son verre.

— Profitons ! entonnèrent les quatre compères.

* * *

L'horloge indiquait vingt heures.

— Mais que peut donc bien faire ce diable de Delmas ? J'espère que Rodin a bien transmis le télégramme. Lui aussi me laisse à l'abandon ?

Les trois autres souïards étaient ivres, Martinet dormait sur la table au grand dam des garçons cafetiers qui préféraient malgré tout le laisser à son sommeil, connaissant les grandes colères dont il était capable,

sous l'effet de l'alcool. Dacosta et Letestu rejoignirent finalement leurs pénates et se feraient à coup sûr réprimander par la maîtresse de maison, comme toutes les fins de semaine. Et c'est là qu'il la vit. Belle, innocente, douce, le regard espiègle.

— Que fais-tu là, petit diable ? Tu as donc la permission de minuit.

— Bien plus, mon doux Augustin.

— Ce pervers t'a laissé quartier libre ? Comment est-ce possible ?

— De l'histoire ancienne, mon doux, je suis libre comme l'air désormais.

— Oh ! Petit diable, tu m'émoustilles, vilaine coquine.

— Ne me faites pas languir, Augustin, cette nuit est à nous.

Augustin se leva de sa chaise, la beauté de cette attirante créature le fit dessoûler quasi instantanément. Il prit avec élégance la frêle main qui lui était tendue et marcha.

Il marcha... jusqu'à la mort.



www.editionsdugroscaillou.fr



Le récit romancé de l'enquête sur l'affaire Gouffé, une histoire rocambolesque faite de multiples rebondissements, où se mêlent un huissier à la réputation sulfureuse, un couple d'amants machiavéliques et les premiers pas de la médecine légale à la fin du XIX^e siècle.



Un polar historique rythmé, qui retranscrit un fait divers qui a déchainé les passions, jusqu'aux plus illustres personnages de l'époque, dont Emile Zola.

Féru d'histoire, Yann Botrel est un auteur originaire de Charly, au Sud de Lyon.

- Préface de Christophe Hondelatte -

19€ TTC

www.editionsdugroscaillou.fr



ISBN : 978-2-49420-204-7